

de ce genre, simples vocabulaires de la langue philosophique de Platon, ont paru dans l'antiquité; on cite même un travail semblable sur la langue philosophique d'Aristote. La *Somme* de saint Thomas d'Aquin n'est pas un dictionnaire; mais cet ouvrage peut être considéré comme l'encyclopédie philosophique et théologique du moyen âge, non-seulement chez les chrétiens, mais aussi chez les Arabes et chez les juifs. Le premier dictionnaire consacré spécialement à la philosophie parut après la déchéance de la scolastique, en 1582 (Venise); c'est le *Lexique* en trois parties (*Lexicon triplex*) de Bernardini, qui traite à la fois de la philosophie platonicienne, péripatéticienne et stoïcienne. Un ouvrage plus régulier, le *Répertoire philosophique* de N. Burchard, fut imprimé à Leipzig, en 1610. Vinrent à la suite le *Lexique philosophique* de Goclenius, publié en 1633, expliquant avec justesse et netteté tous les termes de philosophie en usage chez les anciens; le *Lexique* de P. Godart (Paris, 1666), œuvre péripatéticienne; celui d'Allsted (Herborn, 1626); celui de Chauvin, œuvre cartésienne et scolastique (Berlin, 1692); celui de Walch, représentant l'école de Leibnitz et de Wolf, ouvrage supérieur à tous les précédents par son esprit philosophique (Leipzig, 1726). Si l'on met à part le *Dictionnaire historique* de Bayle et l'*Encyclopédie* de Diderot, le seul répertoire moderne de la science métaphysique est un ouvrage allemand, le *Lexique* ou *Encyclopédie philosophique* de Krug (5 vol., 1838), recueil auquel on reproche de manquer de plan, de méthode et même de gravité, et qui traite plutôt de l'histoire de la philosophie que de la philosophie proprement dite.

Le *Dictionnaire des sciences philosophiques* embrasse dans son cadre : 1° la philosophie proprement dite; 2° l'histoire de la philosophie accompagnée de l'appréciation et de la critique de toutes les opinions et de tous les systèmes dont elle offre le tableau; 3° la biographie de tous les philosophes de quelque importance, renfermée dans les limites où elle peut être utile à la connaissance de leurs doctrines; 4° la bibliographie philosophique disposée de manière à donner, à la suite de chaque article, une liste de tous les ouvrages qui se rapportent à cet article ou de tous les écrits du philosophe dont on vient de faire connaître la vie; 5° la définition de tous les termes philosophiques, à quelque système qu'ils appartiennent, qu'ils aient été ou non conservés par l'usage. Une table synthétique des matières contenues dans les six volumes termine l'ouvrage et permet de saisir d'un coup d'œil les rapports naturels qui rattachent les matières dispersées par la série alphabétique. Parmi les collaborateurs nous citerons MM. Barni, Barthélemy Saint-Hilaire, Baudrillard, Bersot, Bouillier, Charma, Cournot, Damiron, Egger, Hauréau, Jacques, Janet, de Rémusat, Renan, Saisset, J. Simon, Tissot, Vacherot.

Au point de vue du style comme à celui de la science et de l'impartialité historiques nous ne pouvons avoir que des éloges pour le travail de M. Franck et de ses collaborateurs, mais nous devons faire des réserves sur l'esprit dans lequel la plupart des articles ont été composés. « C'est un trait caractéristique du vrai philosophe, a dit Feuerbach, de ne pas être professeur de philosophie. » C'est que la pleine liberté de l'esprit qui doit caractériser le vrai philosophe ne saurait guère s'accommoder des habitudes et des exigences pédagogiques; c'est que l'enseignement public, officiel, de la philosophie, relève forcément, surtout en France, de la politique, de l'opinion, des convenances, c'est-à-dire d'influences contraires à la recherche désintéressée de la vérité; c'est qu'un professeur de philosophie, organe de l'État dont il engage la responsabilité, est nécessairement tenu à des ménagements pour tous les autres organes de l'État; que sa fonction renferme sa pensée dans des limites que le véritable esprit philosophique ne saurait accepter; que cette pensée n'habite pas les hauteurs, *templa serena*, et que, s'abaissant aux transactions, elle ne connaît pas véritablement la pureté, la sincérité philosophique. Les honorables professeurs auxquels nous devons le *Dictionnaire des sciences philosophiques* nous avertissent dans une préface que leur ouvrage n'a rien de commun, pour l'esprit et le but, avec l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert; nous nous en serions douté. Ils sont d'un autre tempérament que les encyclopédistes; ils n'ont pas la jeunesse, la passion, la chaleur, la *furia francese* intellectuelle; ils sont d'une circonspection, d'une modération qui repousse toute extrémité; ils se tiennent à distance de la haute critique, se traînant dans les arguments classiques et les lieux communs oratoires. Ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher les ambitions et les audaces de l'Allemagne philosophique; leur pied discret, ne voulant troubler aucun sommeil, se heurte à aucune autorité, ne s'aventure ni sur le terrain des sciences physiques et biologiques, ni sur celui des sciences sociales, ni surtout du côté de la théologie. S'ils offensent les âmes pieuses, c'est qu'en vérité les âmes pieuses sont bien difficiles. « Gardant au fond de nos cœurs, nous disent-ils avec onction, un respect inviolable pour cette puissance tutélaire qui accompagne l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, toujours en lui parlant de Dieu et en lui montrant le ciel comme sa vraie patrie, nous croyons cependant (quelle intrépidité de foi philosophique dans ce *cependant*!) que la philosophie et la religion sont deux choses tout à fait distinctes (en êtes-vous bien sûrs?), dont l'une ne saurait remplacer l'autre, et qui sont nécessaires toutes deux à la satisfaction de l'âme et à la dignité de notre espèce. » C'est pitié vraiment de voir la philosophie française au XIX^e siècle, après Voltaire, Rousseau, les encyclopédistes, après Kant et ses successeurs, après la Révolution, renoncer à la domination universelle, demander humblement sa place au soleil à côté de la théologie, et revenir à l'espèce de pacte établi par les penseurs du XVII^e siècle entre la foi catholique et la libre pensée, entre le rationalisme et la révélation.

Les auteurs du *Dictionnaire des sciences philosophiques* déclarent qu'ils adoptent la méthode de Descartes, et qu'ils professent le dualisme de Descartes. Ils ne considèrent pas que, depuis les travaux de Leibnitz et de Kant, quiconque est capable

de philosopher ne saurait s'arrêter à ce point de vue, que le spiritualisme classique et le matérialisme classique sont également rétrogrades, que d'ailleurs le dualisme cartésien était lié à une physique et à une physiologie aujourd'hui condamnées. Ces cartésiens du XIX^e siècle en sont-ils aussi à la physique et à la physiologie mécaniques de Descartes? Une philosophie qui n'a pas de racines dans les sciences, qui n'en forme pas la synthèse, le couronnement, qui est réduite à butiner dans les diverses doctrines antérieures, qui voit dans toute erreur une vérité incomplète, qui, d'après cette vue, marque sa place et fait sa part dans l'esprit humain à chacun des grands systèmes que l'histoire nous montre se disputant l'empire des intelligences, une telle philosophie manque nécessairement d'originalité et de profondeur; elle est condamnée à l'inconsistance, à l'impuissance, à l'infécondité; elle ne vit pas. Malheureusement, c'est cette philosophie éclectique qui a inspiré M. Franck et ses collaborateurs.

DICIONNAIRE UNIVERSEL D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, comprenant l'histoire proprement dite, la biographie universelle, la mythologie, la géographie ancienne et moderne, par M. N. Bouillet, inspecteur général de l'instruction publique. — Aucun livre, peut-être, n'a obtenu le succès de celui-ci; c'est au point que le nom de l'auteur a passé dans la langue, et que l'on donne aujourd'hui le nom de *Bouillet* à tout dictionnaire d'histoire et de géographie. L'heureux biographe a pu dire : « Le succès de ce livre a dépassé mes espérances. » En effet, apprécié d'une manière très-favorable, dès son apparition, par les organes de la presse, autorisé par l'Université pour l'usage des écoles de tous les degrés : lycées, collèges, écoles normales, écoles supérieures; recommandé par le ministre de l'instruction publique pour être placé dans toutes les salles d'études, envoyé aux bibliothèques, bien accueilli du public, cet ouvrage a eu vingt éditions successives en moins d'un quart de siècle. Mais aujourd'hui ce succès commence singulièrement à décroître; le livre se meurt!... Voyons donc s'il méritait véritablement ce succès, et jugeons-le d'après la règle posée par Voltaire : on ne doit aux morts que la vérité.

Il n'y a point d'effet sans cause. Le succès du dictionnaire Bouillet s'explique par les cinq raisons suivantes : 1° il est venu le premier dans la carrière, car les gros in-4° de Moréri, de Bayle, de Trévoux, etc., ne convenaient qu'à des bibliothèques riches et privilégiées; 2° le style est simple, clair, méthodique; toutes les parties y ont une importance relative, l'auteur a su y appuyer le crayon également partout, qualité très-rare, préconisée par Buffon dans son célèbre discours sur le style; 3° M. Bouillet était un membre actif, intelligent, et très-influent de l'Université; 4° les premières éditions du livre furent mises à l'index, « comme entachées d'inexactitudes, d'omissions, d'expressions impropres et susceptibles d'être mal interprétées, d'appréciations contestables, » censure qui lui valut la sympathie des esprits indépendants; 5° il fut ensuite chaudement approuvé et recommandé par la congrégation de l'Index, après de profondes modifications signalées et opérées par la sainte congrégation elle-même, ce qui lui ouvrit naturellement à deux battants les portes de tous les établissements religieux, particulièrement des séminaires.

Voilà, certes, de l'habileté, s'il en fut jamais; Talleyrand et Metternich n'auraient rien trouvé de mieux au fond de leur sac. Aux libres penseurs, le dictionnaire Bouillet dit d'abord :

Je suis oiseau, voyez mes ailes!

Puis aux orthodoxes :

Je suis souris, vivent les rats;
Jupiter confonde les chats!

Si nous nous reportons aux premières éditions, nous trouvons tout à fait inexplicables les saintes colères de la célèbre congrégation : cet ouvrage est écrit dans un esprit timide et rétrograde; on n'aurait pas jugé autrement, aux plus beaux jours du moyen âge. Un dictionnaire historique qui se publie en plein XIX^e siècle est tenu de partager les idées émanatrices de son époque. L'histoire est souvent difficile à raconter, nous en convenons; mais l'intérêt de la vérité l'emportera toujours sur tout autre. Pour savoir si un fait doit être rapporté ou passé sous silence, il ne faut pas se demander s'il est de nature à nuire ou à servir au succès de l'ouvrage; il faut se poser cette question : Le fait est-il historique? et si la réponse est affirmative, on écrit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Croirait-on, par exemple, que les mots AUTO-DA-FÉ, TERREUR, MASSACRES DE SEPTEMBRE, occupent à peine un maigre alinéa dans le dictionnaire historique de M. Bouillet? Aucune opinion personnelle n'est exprimée sur le mot INQUISITION; à l'article BASTILLE, on apprend en quatre lignes que c'était un château fort construit sous Charles VI, et situé sur la place qui sépare la rue Saint-Antoine du faubourg. Le lecteur, alléché par le titre de l'ouvrage, cherche quelques détails sur la prise de cette forteresse, qui inaugura la plus grande révolution qui fut jamais; il ne trouve pas un mot qui puisse satisfaire sa légitime curiosité. *Ateliers nationaux, Journées d'avril, Journée du 10 août*, rappellent des événements qui tiennent la plus grande place dans notre histoire; ils sont passés prudemment sous silence dans le dictionnaire historique de monsieur l'inspecteur général de l'Université, et il en est ainsi de tous les faits qui forcent l'historien indépendant à se prononcer. Si,

par hasard, il se présente un cas qui exige trop impérieusement une opinion de la part de l'écrivain, il le fait en un seul mot, et ce mot est une solution. C'est ainsi que sont traités les plus redoutables problèmes qui puissent s'offrir aux recherches et aux méditations des Michelet, des Thiers et des H. Martin. *Et voilà justement comme on écrit l'histoire...* quand on veut qu'un ouvrage franchisse la grille des couvents. Sur une des façades de son château de Meudon, le plus spirituel vaudevilliste qu'ait eu la France avait fait représenter une plume avec ces mots pour légende : *Inde fortuna*. Pour être dans le vrai, M. Bouillet, sans rien changer à la légende, aurait pu, à la première page de son ouvrage, remplacer la plume par le symbole de la prudence. Mais, diront les partisans du Dictionnaire Bouillet, les intentions de l'auteur étaient que son ouvrage pénétrât dans les écoles. — Eh bien, tant pis ! répondrons-nous ; car le mal nous semble encore plus grand. On fait sagement en mêlant d'eau le vin trop généreux que l'on donne aux enfants ; il ne saurait en être ainsi de l'histoire. Sans doute, certaines vérités historiques seraient une nourriture trop forte pour le jeune âge. Alors on peut attendre, mais on ne doit rien défigurer, et quand l'heure virile a sonné, il faut que cette mâle nourriture soit distribuée pure de tout mélange. Le *Dictionnaire* historique n'est pas un de ces livres à la première page desquels on pourrait mettre cette profession de foi en épigraphe. Il est difficile de se faire une idée de la prudence et de la timidité qui ont présidé à sa rédaction. Tout est pesé, châtié, émondé ; et, au lieu d'un portrait en pied, on n'a sous les yeux qu'un moignon ou bien une caricature.

Au reste, c'est ainsi que cet ouvrage célèbre commence déjà à être apprécié. Dans l'*Amateur d'autographes*, du 1^{er} février dernier, nous trouvons les lignes suivantes, signées *Jacob Freinshemius* : « Le *Bouillet* est un des préjugés nafs de notre époque ; il est en général fort plat, fourmille d'erreurs, d'omissions, de non-sens, de contre-sens, d'absurdités de tout genre, et il a dû, en grande partie, son immense succès à la position de son père putatif dans l'Université. »

Parlerons-nous maintenant du *Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts* du même auteur ? Toutes les hautes questions dont l'élucidation fait le tourment et fera la gloire du XIX^e siècle n'y sont qu'effleurées. Les articles religieux ne sont guère qu'une paraphrase du catéchisme ; tout ce qui concerne l'économie politique et sociale y est à peine l'objet d'une simple définition, qui, bien entendu, ne définit rien. On peut voir à ce propos les mots AME, ANGE, DIEU, APPRENTISSAGE, ASSOCIATION, ASSURANCE, etc., etc. En un mot, ce second travail de M. Bouillet est encore inférieur au premier, auquel l'auteur donnait du moins l'autorité de sa compétence d'historien laborieux et de professeur distingué.

DICIONNAIRE GÉNÉRAL DE BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE, DE MYTHOLOGIE, DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, etc., par Ch. Dezobry et Th. Bachelet ; deux beaux volumes de chacun 1500 pages. — Ce dictionnaire, composé sur le même plan que celui de Bouillet, lui est incontestablement supérieur. Il renferme un grand nombre d'articles parfaitement rédigés, et qui sont dignes des savants professeurs qui y ont collaboré. Quant à l'esprit qui a présidé à la rédaction, il est on ne peut mieux caractérisé dans l'article suivant de M. Freinshemius, que nous avons déjà mentionné plus haut : « Si les lecteurs indépendants le préfèrent au dictionnaire Bouillet, ce n'est certes pas pour son impartialité. Il n'a pas été soumis à la censure de Rome, je le veux bien, mais c'est par la raison fort simple qu'il n'en était nul besoin. Le *Bouillet* avait eu des écarts de jeunesse ; il avait été d'abord mis à l'index, et il ne rentra en grâce qu'après une expurgation spéciale. Le *Dezobry*, mieux avisé, ne s'exposa pas à l'onéreux danger d'avoir à refondre ses clichés. Il fut, dès son premier tirage, orthodoxe, officiel, académique, classique, universitaire, et tout cela avec un zèle tellement excessif, qu'il est douteux que la sacrée congrégation de l'Index, et toutes les autorités chargées de discipliner le monde, se fussent montrées aussi sévères, tranchons le mot, aussi aveuglément hostiles, spécialement envers tout ce qui concerne les protestants et le protestantisme, envers les philosophes, les penseurs, les hommes et les principes de la Révolution, etc. »

Nous n'avons presque rien à ajouter à ce jugement. Nul ne peut servir deux maîtres à la fois ; quand on se fait l'apôtre des idées vermoulues, et qu'on n'a pas pour l'odieux régime du passé une de ces haines vigoureuses dont parle le poète, on ne saurait marcher avec la Révolution et le progrès.

Suivant jusqu'au bout la marche de son prédécesseur, M. Dezobry a aussi publié un dictionnaire scientifique, dû à la collaboration de MM. Focillon et Deschanel, et auquel on reproche avec raison de n'être qu'une photographie très-pâle et très-incomplète de l'état actuel des sciences. Quand on traite des matières dont le domaine s'agrandit chaque jour, on est tenu de présenter la science à son maximum de progrès, trop certain encore qu'on ne tardera pas à être dépassé par l'activité constante et presque fébrile du siècle.

Enfin, les deux auteurs du *Dictionnaire historique* ont complété cet ensemble par un *Dictionnaire des lettres, beaux-arts, sciences morales et politiques*. Ici, sauf les questions d'économie sociale, qui sont traitées avec une extrême réserve, et où, dans cette partie si neuve et si vaste, aucune idée ne fait saillie, nous n'avons qu'à applaudir au plan de l'ouvrage et à la savante exécution de la plupart des articles. On voit que les auteurs, débarrassés des préoccupations relatives à l'orthodoxie, étaient tout à fait à leur aise ; ils savaient bien qu'ils pouvaient tout au plus commettre quelques hérésies grammaticales ou littéraires, toutes choses que causent aucun ombrage à la sainte congrégation de l'Index.

DICIONNAIRE FRANÇAIS ILLUSTRÉ ET ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE, publié par M. Bertet Dupiney de Vorepierre. Cet ouvrage, commencé en 1847 et interrompu par la révolution de 1848, fut repris en 1855 et achevé en 1863. Destiné, dans la pensée de l'auteur, « à tenir lieu de tous les vocabulaires et de toutes les encyclopédies, » ce livre contient deux parties très-distinctes, la partie lexicologique et la partie encyclopédique, la première ressemblant aux dictionnaires ordinaires de la langue, la seconde donnant des notions sur les diverses branches des connaissances humaines. Cette division, que nous avons adoptée à l'exemple de M. Dupiney, offre l'avantage de séparer, par la différence des caractères typographiques, deux ordres très-différents de recherches. On peut, en effet, consulter un dictionnaire tel que celui dont nous parlons, soit pour lui demander la définition claire et précise de tel ou tel mot, soit pour obtenir des renseignements plus ou moins étendus sur telle ou telle question. A ne s'en tenir qu'au titre de l'ouvrage, M. Dupiney semble avoir compris que son livre devait satisfaire à ces deux besoins. Examinons comment il y satisfait.

Un simple coup d'œil jeté sur la partie lexicologique montre combien l'auteur est loin, dans cette partie, de remplir le programme qu'il s'est tracé. A la place de cet idéal, un livre *tenant lieu de tous les vocabulaires*, nous avons la plus maigre des réalités, un lexique incomplet et insuffisant à tous les points de vue. Cherchez les mots usuels de la langue, vous y trouverez rarement *toutes* les acceptions dans lesquelles on les emploie ; rien ne vous indiquera le passage de l'une à l'autre ; la détermination de celles que l'on ne peut vraiment se dispenser de donner n'est pas toujours heureuse, et, comme si elle craignait le contrôle, elle n'invoque que l'autorité anonyme de l'usage, au lieu de s'appuyer sur des citations empruntées aux auteurs. M. Vapereau a noté avant nous cette incroyable lacune : « Dans cette partie consacrée à la langue, dit-il, on devrait trouver, à propos de chaque acception d'un mot, des citations de nos bons auteurs, comme exemples et pour sanction. »

J'ouvre le *Dictionnaire* de M. Dupiney de Vorepierre au mot ART ; je dois m'attendre à y trouver au moins les quatre sens principaux de ce mot : 1^o l'art conçu comme application de la science humaine à la réalisation d'une conception quelconque (en ce sens il est opposé à *science théorique* et à *pratique spontanée* ou *routinière*) ; 2^o l'art conçu comme objet de l'esthétique (en ce sens il est opposé à *science* et à *industrie*) ; 3^o l'art conçu comme effort, travail de l'homme, par opposition à *nature* ; 4^o l'art considéré comme synonyme d'appât ; de recherche, d'affectation. Eh bien, le second de ces sens brille par son absence. Quant aux deux derniers, M. Dupiney les estime assez voisins l'un de l'autre pour ne pas les distinguer. M. Dupiney se soucie peu des nuances. Pascal distingue quelque part l'esprit fin et l'esprit géométrique : c'est sans doute l'esprit géométrique qui caractérise M. Dupiney.

Si des mots de la langue générale, de la langue littéraire, nous passons à ceux des langues scientifiques, des nomenclatures, nous trouvons matière à des critiques d'un autre genre. La grande préoccupation de M. Dupiney paraît être de faire en sorte que la partie lexicologique ne fasse pas *double emploi* avec la partie encyclopédique. Il abuse vraiment du *renvoi*. Nous comprenons les renvois dans la partie encyclopédique, pourvu cependant qu'on s'impose certaines limites, et qu'on ne réunisse pas les notions qu'offre cette partie dans un petit nombre d'articles devenus de véritables traités ; mais ce que nous ne comprenons pas du tout, c'est que le vocabulaire pour les mots scientifiques et techniques nous renvoie constamment à l'encyclopédie. Un dictionnaire qui, pour me donner la définition d'un mot, me contraint d'étudier une question n'est plus un dictionnaire. Je cherche le sens du mot *Artérite* : M. Dupiney aurait pu me le donner en une ligne ; il me condamne à lire d'un bout à l'autre l'article encyclopédique qu'il consacre au mot *Artère*. Je veux savoir ce que mon médecin entend par *Artériotomie* : j'ouvre l'ouvrage de M. Dupiney, à ce mot ; j'apprends qu'*artériotomie* est un substantif du genre féminin, venant de deux mots grecs, *ἀρτηρία* et *τέμνω*, et que c'est un terme de chirurgie ; M. Dupiney ne veut pas, en cet endroit, m'en dire davantage ; il me renvoie, si je pousse plus loin la curiosité, au mot SAIGNÉE, c'est-à-dire au second tome de son immense répertoire ; il a vraiment l'air de me dire facétieusement : *Cherchez, et.... si vous trouvez, ce ne sera pas sans peine.*

Si la partie lexicologique du livre de M. Dupiney fait assez pauvre figure à côté des dictionnaires qu'elle affiche la prétention de remplacer (à côté du *dictionnaire Poitevin* et du *dictionnaire Dochez*, par exemple), en revanche la partie encyclopédique est assez riche ; elle ne se contente même pas d'être riche, elle frappe l'œil par le luxe qu'elle étale : des gravures ! des gravures ! — Était-il bien nécessaire, dira-t-on, de nous offrir l'*image* d'un âne, à l'article *âne*. — On pouvait peut-être s'en passer, répondrons-nous ; mais, après tout, si cela n'apprend rien, cela peut amuser les enfants de voir au milieu de ce texte ces oreilles si connues. Et vraiment il suffit de lire quelques articles encyclopédiques de M. Dupiney, pour voir que l'*Illustration* convient au public auquel il s'adresse ; sauf peut-être dans les articles d'économie politique, il ne peut satisfaire que des intelligences encore sur les bancs ; il n'entend pas dépasser la sphère de l'enseignement officiel ; aucun bruit des idées nouvelles, des théories nouvelles, des sciences nouvelles, ne pénètre dans ce temple. Ce n'est pas là que vous trouverez l'exposition impartiale des travaux et des vues philosophiques de Lamarek, d'E. Geoffroy Saint-Hilaire et de Blainville en histoire naturelle, ceux de Gerhardt et de Williamson en chimie, de Grove en physique, de Cl. Bernard en physiologie ; ce n'est pas à que vous apprendrez à connaître et à juger les grandes constructions philosophiques de l'Allemagne ; à discerner ce qu'il